

PERE ET FILS

Troisième partie des ECUMEURS DE RIVIERES

Par PAUL SAUNIÈRE

I

COMMENT MORINVAL SE TIRA D'AFFAIRE

Madame Desarceaux prit à peine le temps de tirer sur elle la porte de son logement et s'élança dans l'escalier avec une agilité qu'on n'aurait pas attendue de ses cinquante-cinq ans.

— Venez, venez, disait-elle en même temps à celui qui était venu la prévenir de ce fatal accident.

Quand ils furent arrivés dans la rue :

— Vous allez me conduire auprès de Raphaël, lui dit-elle, en essayant de l'entraîner.

L'inconnu ne put réprimer un geste de vive contrariété.

— Je le voudrais, répondit-il, mais cela ne m'est pas possible, ma bonne dame. Je suis un pauvre ouvrier ; j'ai déjà perdu une bonne heure de mon temps pour venir vous avertir, je vais en perdre une seconde pour retourner à mon chantier, c'est tout ce que je peux faire ; aussi puisque je vous ai donné l'adresse et le numéro de la maison...

— Ah ! c'est juste, dit la pauvre femme.

A ces mots, elle tira son porte-monnaie, y prit une pièce de deux francs, et la mit dans la main de l'ouvrier. Elle se dirigea vers le boulevard Sébastopol, où elle espérait trouver une voiture.

Malheureusement, aucun fiacre n'était libre. Elle fut obligée de gagner la place de Châtelet et les quais, avant de rencontrer une station. Aussitôt elle s'élança dans un coupé.

— Avenue de l'Impératrice, No 42, dit-elle au cocher. Et bon train ! Il y aura bon pourboire.

Celui-ci sauta sur son siège et s'escrima de son fouet sur les flancs de son cheval. Malgré les impatiences de sa cliente, le cocher mit près de trois quarts d'heure à gagner l'adresse qu'on lui avait indiquée. Avant qu'il eût arrêté son cheval, madame Desarceaux avait déjà mis pied à terre.

Elle aperçut devant elle un très-joli petit hôtel, orné d'une grille garnie de volets peints en vert. La plus grande tranquillité semblait régner dans cette maison. Elle s'en étonna un peu d'abord, puis se décida à sonner.

Une jeune et coquette femme de chambre vint lui ouvrir.

— Que demandez-vous, madame ? fit-elle gracieusement.

— C'est moi, répondit madame Desarceaux, qui suis la mère de ce jeune homme... vous savez bien...

— Quel jeune homme ? fit la camériste étonnée.

— Celui qui vient d'être renversé par une voiture devant votre porte... il y a deux heures...

A l'expression de surprise croissante qui se poignait sur le visage de la femme de chambre, madame Desarceaux crut s'être trompée de maison.

— Ce n'est donc pas ici le numéro 42 ? interrogea-t-elle.

— Pardon, madame ; mais je ne comprends pas...

— Comment ! vous n'avez pas recueilli chez vous un jeune homme qui a été grièvement blessé ?

— Non, madame.

— Alors le commissionnaire aura confondu les numéros... supposa la malheureuse femme.

— C'est possible, dit la camériste. Cependant, si l'accident était survenu dans les environs, j'en aurais été instruite par l'un ou par l'autre. Du reste, ajouta-t-elle, voici un domestique qui depuis ce matin nettoie les vitres de cette serre, s'il est réellement arrivé quelque chose, il nous le dira.

A ces mots, la camériste s'avança complaisamment vers la maison voisine et questionna le domestique.

Il répondit qu'il ne savait rien, et que, bien certainement, aucun accident fâcheux ne s'était produit dans l'avenue, de toute la matinée.

— Car, dit-il en finissant, je suis assez haut perché pour voir tout ce qui se passe, et je n'ai rien vu.

Madame Desarceaux s'excusa et se retira, mais, plus inquiète encore qu'elle ne l'était auparavant, et ne s'arrêtant pas à l'idée qu'elle était le jouet d'une cruelle mystification, elle résolut de s'assurer de la vérité.

Elle remonta donc en voiture et se fit conduire chez M. Carmelet. Cette seconde course dépensa de nouveau trois bons quarts d'heure. Enfin elle arriva.

Sa stupéfaction fut grande, lorsqu'elle pénétra dans l'atelier, de voir Raphaël, sain et sauf, venir à sa rencontre et s'informer anxieusement des motifs qui l'amenaient.

Elle lui raconta ce qui s'était passé.

— Je ne suis même pas sorti ! s'écria Raphaël, non moins étonné qu'elle.

— Alors, que signifie cette sinistre plaisanterie ? demanda-t-elle.

Sur ces entrefaites, M. Carmelet, qui l'avait aperçue, s'approcha d'elle pour la saluer. Raphaël le mit au courant de ce qui venait d'arriver.

— Etes-vous retournée chez vous avant de venir ici ? dit-il.

— Non, monsieur. Je voulais savoir avant tout si mon fils était blessé.

— Je conçois votre inquiétude, madame ; mais vous avez eu tort, car, ou je me trompe beaucoup, ce ne peut être qu'un prétexte pour vous éloigner.

— M'éloigner ? Dans quel but ?

— Mais... ne serait-ce que pour vous voler...

— Nous voler, ! répliqua Raphaël en souriant. Ce n'est guère admissible. Nous ne sommes pas assez riches...

— N'importe. Allez-y voir, fit M. Carmelet en le poussant par les épaules.

Raphaël prit sa mère par la main et se précipita dans la rue.

Dix minutes plus tard, le coupé les descendait au coin du boulevard Sébastopol et de la rue de Venise. Après avoir payé le cocher, ils gagnèrent en courant la maison qu'ils habitaient.

Ces allées et venues avaient pris deux bonnes heures.

Arrivés devant la porte de leur appartement, ils s'arrêtèrent. La porte était hermétiquement fermée et ne portait la trace d'aucune violence. Ils écoutèrent... aucun bruit ne se faisait entendre à l'intérieur.

— Allons ! c'est une fausse alerte, dit Raphaël, qui respira plus librement.

Il introduisit sa clef dans la serrure, qui céda au premier effort.

— Tu n'avais donc pas fermé la porte à double tour ? demanda-t-il à sa mère.

— Non... Je ne crois pas... J'étais tellement bouleversée que je l'ai tirée sur moi et que j'ai bondi dans la rue.

Raphaël fronça les sourcils et poussa vivement la porte. Un spectacle inouï s'offrit à ses regards.

La commode et le secrétaire avaient été forcés ; tous les tiroirs étaient ouverts. A terre, foulés aux pieds, maculés de boue et de poussière, gisaient, dans un pêle-mêle indescriptible, tous les objets dont les meubles étaient garnis.

Le secrétaire avait été particulièrement fouillé. Le tablier en était abaissé ; sur le cuir dont il était intérieurement garni étaient étalés et dépliés tous les papiers que madame Desarceaux y enfermait. Cependant il n'y manquait rien, pas même les six obligations de chemin de fer que Raphaël avait achetées sur ses économies. En revanche, cinq ou six louis avaient disparu.

Que signifiait ce mystère ! Evidemment les voleurs avaient été dérangés. Ils n'avaient vidé les tiroirs que pour faire un paquet du linge qu'ils contenaient. Quelle alerte les avait empêchés de l'emporter ?

En effet, à mesure que madame Desarceaux mettait les choses en place, elle constatait qu'on n'avait rien pris. C'était bizarre, assurément. Pourtant, quels motifs avaient poussés les misérables à faire un si soigneux inventaire des papiers ? Raphaël ne se l'expliquait pas.